

# L'Humanité

AVIGNON/OFF

## Arrêts sur images d'une guerre sans nom

Margaux Eskenazi et Alice Carré poursuivent leur travail sur la mémoire coloniale. Après les poètes de la négritude, la guerre d'Algérie.

Avignon (Vaucluse),  
envoyée spéciale.

Décidément, on n'en a pas fini avec la guerre d'Algérie. Au Festival d'Avignon, elle est au cœur du spectacle

d'Alexandra Badea présenté ces jours derniers dans le in, *Points de non-retour - Quais de Seine*, un compte à rebours dont le point culminant est le 17 octobre 1961, au fil d'une histoire d'amour impossible entre une fille de colons et un jeune Algérien, récit sur fond historique fictionné, pas très convaincant malgré l'engagement des acteurs.

Cette guerre, longtemps sans nom, traverse le spectacle de Margaux Eskenazi et Alice Carré, *Et le cœur fume encore* (un vers de Kateb Yacine), à travers l'itinéraire croisé de sept personnages dont les récits, mis bout à bout, reconstituent le puzzle de cette histoire encore à vif des deux côtés de la Méditerranée. Toutes deux travaillent sur une matière vivante, la parole collectée qu'elles croisent avec des faits historiques avérés, mais aussi avec la voix des poètes, Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Albert Camus, Assia Djebar... redonnant vie à cette mémoire empêchée, censurée, auto-censurée. Un travail de longue haleine, d'écoute, où les personnages racontent leur guerre, leur engagement, leur douleur, leur oubli. Comment s'est opérée cette transmission dans le cercle familial ? Comment s'est-elle communiquée par la voix officielle que sont les livres d'histoire, les ouvrages de témoignages, par la voix des poètes ? Comment nous est-elle parvenue, ici et là-bas ? À l'exception des poètes, le silence l'emporte.

### Une nouvelle génération pousse les portes rouillées de la mémoire

Pour ne pas réveiller la douleur, oublier ce passé qui vous colle à la peau, que l'on soit pied-noir, harki, militant du FLN, porteur de valise ou appelé du contingent. Mais l'Histoire vous rattrape à chaque instant, s'échappant des zones d'ombre comme la vapeur des rues de Manhattan.

La première génération s'est tue. Ce sont les enfants et les petits-enfants qui, désor-



LA PHILOSOPHIE  
DU TOUT-MONDE DE  
GLISSANT CLÔTURAIT LE  
PRÉCÉDENT VOLET DE  
CETTE INVESTIGATION  
SUR LES ÉCRITURES ET  
LES POÉTIQUES DE LA  
DÉCOLONISATION.

Les récits de sept personnages, mis bout à bout, reconstituent dans *Et le cœur fume encore* le puzzle de cette histoire encore à vif des deux côtés de la Méditerranée... Loïc Nys/Sileks

mais, peuvent pousser les portes, même rouillées, de la mémoire. D'ailleurs, elles ne résistent pas longtemps au désir de connaître ce qui s'est joué là et qui se joue encore aujourd'hui. Comment comprendre ce qui s'est passé au Stade de France lors du match amical et historique France-Algérie en 2001 où les gamins des cités descendent sur la pelouse drapeaux algériens en bandoulière ? Ce sont leurs petits frères et sœurs qui, l'autre soir, vingt ans après, fêtent la qualification de l'Algérie en finale de la CAN sur les Champs-Élysées. Qu'expriment-ils d'autre qu'une soif de reconnaissance, le droit d'être français dans un pays qui a nié l'histoire de leurs parents, mais aussi celle de milliers de jeunes appelés, envoyés « pacifier » ces terres coloniales agitées et qui ont choisi de se murer dans le silence ? La question n'étant pas un

recours à l'Histoire comme alibi mais de savoir pour, enfin, tourner la page et en finir avec ce jeu de billard à trois bandes où les autorités algériennes comme françaises ont manipulé la vérité historique pour leur propre compte.

### En démantelant les fils d'une histoire complexe, le théâtre donne des clés

Margaux Eskenazi et Alice Carré ont tissé une trame avec des flash-back, des arrêts sur images réalisant ainsi un spectacle vivant, joyeux, émouvant, porté par des acteurs totalement investis qui ne font pas semblant. Tout est fluide dans ces récits entremêlés, aucune hiérarchie dans la parole, des uns et des autres : celle de Serreau créant à Bruxelles *le Cadavre encerclé*, de Kateb Yacine en 1958 vaut celle de cet ouvrier de la métallurgie, ancien militant du FLN en Algérie, débarqué à Mantes-la-Jolie dans

les années 1970 ; celle de l'éditeur Jérôme Lindon, poursuivi par la justice française pour avoir publié *le Déserteur*, de Maurienne en 1961, vaut celle de ce jeune Algérien rescapé du massacre d'octobre 1961 et qui, de retour en Algérie, subira les foudres de Boumediène parce que communiste. Ici, le théâtre éclaire, décrypte, fait sens. *Et le cœur fume encore* évite les écueils du discours larmoyant ou culpabilisant. On y parle du passé, mais on parle au présent. En démantelant les fils d'une histoire complexe, le théâtre donne des clés. Deuxième volet d'un dipytique sur les écritures et les pensées coloniales, c'est là une pièce salutaire.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au 11 Gilgamesh, à 18h05, jusqu'au 26 juillet. Tournée : en octobre à Fort-de-France, puis Fresnes, La Norville, du 7 au 19 décembre au TGP de Saint-Denis.